**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 41 (1903)
**Heft:** 20

**Artikel:** L'huile d'iricin
**Autor:** V.F.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-200139

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Lo leindéman, dè grand matin,
Ao pouâi s'aminè lo chrétien :
— Et coumeint vont lè z'affèrè ?
Se dit à noutron compére.
— La corda ! la corda ! m'n'ami !
Hurlè lo Juï afauti.
— Ruailâ-pî, m'ein fotto pas mau,
No sein demeindze, gros belau !

E.-C. Thou.

**Un peu de bonne humeur, s. v. p.**

Les affaires chôment ; chôment comme jamais encore elles n'ont chômé, au dire des commercants, au dire des cafetiers eux-mêmes.

Les fêtes et les réjouissances de toutes sortes abondent, surabondent ; et les clients ne leur manquent point.

Expliquez donc ça.

Mais, là n'est pas la question. Les choses d'argent finissent toujours par s'arranger. C'est affaire de répartition. Il y a un peu trop ici ; là, pas assez ; il suffit de faire la balance.

Il est un autre point où le mal est plus grave. Au régime que nous suivons, régime d'angoisse et de fièvre, régime « affariste » — pour user d'une expression nouvelle, aussi peu avenante que la chose, nouvelle aussi, qu'elle désigne — le plus précieux de nos biens, la bonne humeur, perd peu à peu ses droits.

Les hommes souriants — mais sérieusement souriants ; foin de ces sourires de surface — se font de plus en plus rares. On ne rencontre presque plus que des visages mornes, soucieux, renfrognés. Et c'est avec ces visages-là que l'on s'en va aux innombrables fêtes que nous inventons à tort et à travers, croyant nous donner l'illusion d'un bonheur que nous sentons nous échapper tous les jours. C'est notre faute s'il nous échappe, ce bonheur. Pourquoi notre faute ? Ce serait trop long à dire ici. D'ailleurs, nous le savons bien, le pourquoi ; mais nous n'avons pas le courage de nous l'avouer, ni la volonté d'agir autrement.

« Comment être de bonne humeur quand les soucis et les contrariétés nous talonnent ! » s'écrie-t-on ; « la bonne humeur est le reflet d'une vie heureuse ! » Erreur, à notre sens. La bonne humeur est moins le reflet du bonheur que l'un des facteurs essentiels de celui-ci.

La mauvaise humeur est aux soucis comme un verre grossissant ; l'œil clairvoyant de la bonne humeur les réduit à d'acceptables proportions.

La bonne humeur dissipe l'inquiétude, applanit les chemins, prévient les catastrophes. Elle est le plus sûr des conseillers ; elle ne laisse pas de regrets derrière elle, moins encore de remords. Il peut y avoir quelque malice dans la mauvaise humeur ; de la méchanceté, jamais.

Neuf fois sur dix, tout ce que l'on entreprend ou ce que l'on fait en état de bonne humeur est bien fait ; mauvais ouvrage que celui dont on s'acquitte en dispositions contraires.

Aux personnes qui, par leur ressentiment, par leur jalousie, par leur envie, par leurs exigences ou par quelque autre raison nous causent de l'ennui ou de la contrariété, opposons une inaltérable bonne humeur ; la victoire lui est assurée. Il n'est pas jusqu'aux maux qui ne lui cèdent ; la vieillesse, la mort même fléchissent et lui accordent une prolongation de crédit. Aux gens gais, les années ne comptent guère.

La bonne humeur est le condiment indispensable de tous les plaisirs ; sans elle, ni joie, ni bonheur véritables. Il faut la sauver du naufrage où risquent de l'entraîner les difficultés croissantes de la vie, conséquence de nos folles ambitions et des besoins toujours nouveaux que nous nous créons sans raisons.

L'appétit vient en mangeant, dit-on ; la bonne humeur vient aussi, quand on a la ferme résolution de lui sacrifier.

Et ne dites pas que ce sont là propos en l'air, séduisantes théories, qui s'évanouiront au brutal contact de la pratique, comme fumée au gré du vent. Essayez, et vous verrez ; le monde en sera bien plus agréable.

Un peu de bonne volonté et surtout de bonne humeur, s. v. p. J. M.

**Maison de confiance.**

M. R***, mercier retiré des affaires — il a tenu boutique dans le bon temps — aime beaucoup avoir du monde à dîner et, chaque fois, c'est occasion pour lui de mettre les petits plats dans les grands.

Il s'est accordé de superbes couverts en argenterie, qu'il est tout fier d'étaler aux yeux de ses convives.

Au dernier dîner de M. R***, un de ses invités s'extasie sur la beauté de ces couverts.

— N'est-ce pas, fait l'amphitryon, qu'ils sont beaux. Et puis, c'est du massif ; ils m'ont coûté assez cher. Nous en avons deux douzaines comme ça... ou du moins nous devons les avoir, car il y a longtemps que nous ne les avons pas comptés...

Puis, en homme qui soudain se rappelle :

— Eh ! ma foi, tenez,... depuis la dernière fois que vous avez dîné ici !...

**Ouari[1] per ricotzet.**

*(Patois des Ormonts.)*

La Dzaquemenette s'ètai maria avouè lo Christian, on bé dzoune Bernois, rodze per la face quemeint 'na griotte. S'amavont tant et tant, çaux dzouvenes, que la Dzaquemenette veyai fela si balles dzoutes[2] et s'n'homo sa grachausa colau, mîmameint que li dzeins desant au pouro Christian que dèvant coup[3] è portavè crânameint le rodze et ora la crouè blantze — la crouè de mariadze — et que l'ètai on bon Bernois, symbole de drapè fèdèra.

Lou dzors felavont avouè 'na couète della mètzance et lo poura mari perzai si forces et s'n'appétance..... quiet vola-vo, s'amavont tant et tant ! Ora, la fenna l'a z'u pouère : encore quaquié souïes[4], quaquié senannes et la poura saré vèva ! Tota sorèveria[5], va queri lo meidzè que baillze dau tre[6] paquiets :

— Quiète que 're cé ? fa la fenna.

— Deli pudres calmantes por le soladzi.

— Quemeint deit-te li preindre ?

— Na, na, ma poura, ne faut pas vos trompa ; li pudres sont por vos : lo Cristian ein'a prau faute.

La Dzaquemenette rétapave l'histoire à sa vesena et li demandavé :

— L'è tot paraî quemoudo, le medecin : l'è l'homo qu'i malado et la fenna que dei sè meidzi ! Hol Ala.

[1] Guéri — [2] joues — [3] auparavant — [4] quelque temps — [5] bouleversée — [6] deux ou trois, quelques.

**L'huile d'iricin.**

Une grosse dame de la campagne, rougeaude, suant et soufflant, entre l'autre jour chez un pharmacien de Lausanne et s'affale sur le premier siège venu.

— Mon té ti possible ! soupire-t-elle en s'épongeant les tempes avec un mouchoir rouge et jaune, tielle chaleur par ce Lausanne quand le soleil claire !... Est-ce que mossieu votre patron est là ?

— Non, matame, répond le commis avec un fort accent de Niederbipp ou de Biberbrücke, et en jetant un coup d'œil sur le café d'en face, il être pas positivement à la varmacie.

— J'aurais tant aimé à y parler. Enfin, pisqu'il n'y a pas moyen, dites-me voi, mossieu le commis, s'il y aurait possibilité d'avoir de cette huile d'iricin comme vous en avez donné à la Julie à l'assesseur de Fey, qu'on n'en sent ni le goût ni l'odeur ?

— C'être bien vacile.

— Eh bien, préparez-m'en voir deux bonnes onces... Mon té, que j'ai chaud !

— Je fous arrancherai une cholie brébaration ; en attentant, prenez cette verre de sirup d'orcheat bour fous ravraîchir.

— Bien aimable, monsieur le commis, ça n'est pas de refus.

Le jeune apothicaire s'éclipse dans l'arrière-boutique et reparaît au bout de quelques instants.

— Gomment le sirup fous blaisait-il, matame ?

— Il était ma foi bien bon et je vous remercie mille fois. Je puis bien attendre maintenant d'être à Fey pou boire deux ou trois tasses de café. Mais je n'ai plus beaucoup de temps pou prendre le train en Chauderon. Donnez-me voi cette huile, si vous plaît.

— Fous l'afez técha brise, matame.

— Pardonnez-moi, mossieu le commis, je n'ai rien pris du tout.

— Fous l'afez brise afec le sirup ; elle était mélanchée afec... Hi, hi, hi !

— Vous m'avez fait boire ces deux onces d'iricin !... T'enlève seulement pour un malhonnête d'Allemand !... Mais, c'est pas moi qui en avais faute, c'est mon homme !

V. F.

**Inspiration patriotique.**

Nous recevons la lettre et la pièce de vers que voici et dont on nous demande l'insertion. Le patriotisme a bien des faveurs cette année-ci ; oserait-on lui refuser quelque chose ?

* * *

Lausanne, mai 1903.

Mon cher *Conteur*,

Voici quelques strophes inédites, écrites en 1898 par un patriote du grand district (Aigle).

Bien qu'ils ne soient pas impeccables, ces vers, empreints du plus sincère patriotisme, ne te paraissent-ils pas dignes d'être relevés ? La mort n'a pas laissé à leur auteur le privilège et le bonheur de voir les fêtes du 14 avril 1903.

Je tiens ce morceau de l'un des meilleurs amis de l'auteur, à qui celui-ci l'avait confié en mourant. Je ne puis résister au désir de te l'adresser.

Ton ancien et fidèle abonné. N.

* * *

*24 janvier 1898.*

La voix du canon qui réveille
Les grands souvenirs d'autrefois,
Nous dit gravement à l'oreille :
« C'est ici le jour des Vaudois ! »
Car nous fêtons le centenaire
De la faveur dont le ciel a doté
Ce doux pays, ce fleuron de la terre,
En lui donnant la liberté !

Vaudois, l'amour de la patrie
D'un sang vermeil emplit ton cœur,
Car il s'y joint, précieux gages de vie,
L'indépendance, la paix, le bonheur.
De nos ayeux, le sol héréditaire
Comme en ce jour était tout de beauté,
Il y manquait pourtant cette lumière,
Qui resplendit avec la liberté.

Le lac murmurait à la plage
Le désir d'un si grand bonheur.
Davel n'en eut que le mirage
La Harpe en recueillit l'honneur.
Et sur un pied égalitaire
Notre canton, par la Suisse adopté,
Sous la républlque unitaire,
Connut enfin la Liberté.